



Indiens des Andes, les Kogis

Francis Berthomieu

HISTOIRE

"Au commencement était la Mer. Tout était obscur. Ni Soleil, ni Lune, pas trace d'êtres vivants, humains, animaux ou plantes... Seule la Mer, partout.

La Mer était la Mère et l'eau omniprésente : ruisseaux et rivières, lacs et lagunes, torrents et océans. Elle était pur esprit... Au commencement était la Mère, elle s'appelait Gaulchovang."

Ainsi commence le récit de la création du monde chez les indiens Kogis, actuels descendants des terribles Tayronas, qui résistèrent aux envahisseurs espagnols, en se retranchant toujours un peu plus haut sur les pentes escarpées de la Sierra Nevada de Santa Marta, en Colombie ! Un massif montagneux qui ressemble à s'y méprendre à l'Univers qu'ils imaginent : empilement de neuf mondes successifs, en forme de plats ronds, qui constitue un oeuf gigantesque, posé, la pointe en l'air, sur deux madriers que quatre géants supportent sur leurs larges épaules. En dessous, à fleur d'eau, assise nue sur une roche plate, on retrouve la Mère, chargée de leur prodiguer aliments et soins. De temps à autre, fatigué, l'un des porteurs change sa charge d'épaule : c'est alors que la Terre tremble ! Aussi faut-il toujours agir avec douceur, ne jamais jeter de pierre dans les abîmes, ne pas crier non plus trop fort, et se mouvoir avec lenteur... L'Univers tout entier pourrait alors tomber de son fragile piédestal.

Au commencement donc, il n'y avait ni Soleil, ni Lune, ni étoiles... seulement la pâle lueur de quelques feux follets. Alors, Gaulchovang avait deux fils, Sintana et Mulkuexe.

Comme ce dernier était d'un naturel méchant, il ne cessait de se disputer avec Sintana. Sans doute était-il jaloux : Sintana avait, dit-on, un succès fou auprès des femmes... bien plus que son frère, qui enrageait. Couvert d'or comme il était, Mulkuexe ressemblait pourtant à notre Soleil, mais il usait de ses feux pour brûler la Terre. Il attendait toujours que les plantes aient commencé à germer pour apparaître et tout griller. Terre, pierre, plantes, rien ne pouvait résister ! Heureusement, il suffisait à Sintana de toucher le sol pour que tout rentre dans l'ordre. Avec le temps pourtant, Mulkuexe s'assagit et devint un Soleil raisonnable...

Lorsqu'il fut en âge de se marier, ce fut la vieille Selda-bauku qui procéda à son initiation. Ensuite Mulkuexe se maria avec Dame-Crapaud. Mais cette union fut de courte durée : alors que son rôle était de servir de siège à son auguste époux lorsqu'il recevait des visites, Dame-Crapaud passait son temps à tout autre chose... Lorsqu'il découvrit qu'elle le trompait, Mulkuexe la chassa de son palais. En tombant sur la Terre, le crapaud se rompit les côtes : c'est depuis ce temps que ses descendants ont tous une drôle de démarche...

Alors le Soleil épousa le Serpent, mais sans plus de succès.

Ensuite, il rencontra Namshaya, resplendissante beauté lumineuse. Mais la lumière qui émanait d'elle éclairait tout autant que la sienne, et Mulkuexc en prit ombrage : il couvrit le visage de son épouse avec un masque de chiffon. Ainsi apparut celle que nous appelons la Lune. Quant à la vieille Seldabauku, tout aussi jalouse de cette nouvelle épouse, elle lui jeta une poignée de cendres noires qui dessinent désormais, sur le masque pâle de la

Lune, ces taches sombres que nous connaissons bien. Parfois, aussi, Seldabauku se jette sur la Lune, et c'est un terrible combat qui s'ensuit : l'homme blanc parle alors d'éclipse de Lune...

Heureusement, Namshaya a deux gardiens qui la défendent. Si elle pouvait un jour dévorer la Lune, Seldabauku serait alors pour nous tous un grand péril : elle viendrait sur la Terre pour dévorer aussi tous les humains...

Indifférent à ces rixes, le Soleil a ensuite trouvé d'autres épouses : au to-

tal, on en compte, bien sûr, neuf, le chiffre sacré des Kogis, image des neuf lunaisons qui précèdent toute naissance humaine. Après Dame-Crapaud, le Serpent et la Lune, ce seront le Jaguar bleu, que nous identifions au baudrier d'Orion, le Grand Jaguar, (l'épée d'Orion), Uxa (les Pléiades), Usso (le Cancer), Seiku (notre Scorpion), Mulduna et Nebbi...

Leurs innombrables enfants sont les étoiles, que nous voyons cheminer sur la Voie Lactée, alors qu'au petit matin elles rentrent chez elles. ■

Le mot de Laplace

La renommée fait que chaque savant a son attribut. A Euclide son axiome des parallèles, à Erathosthène son crible, à Roberval sa balance, à Fermat sa conjecture, (devenue aujourd'hui théorème), à Kepler ses lois.

De même, à Laplace, son mot.

Alors qu'il venait d'exposer son Système du Monde devant le Premier Consul, celui-ci s'inquiéta :

" Dans votre Système, citoyen Laplace, quelle place réservez vous à Dieu ? "

" **Dieu, je n'ai pas besoin de cette hypothèse** " répondit le savant.

A-t-on toujours bien compris cette expression qu'on interprète souvent comme l'affirmation brutale d'un agnosticisme réfléchi ? La biographie de Laplace ne nous le fait jamais voir comme un champion de la libre pensée. Elève des Bénédictins du collège de Beaumont-en-Auge où il était né d'une famille de cultivateurs, c'est à ses mérites et l'appui de d'Alembert qu'il obtient le poste de professeur de mathématiques à l'Ecole royale militaire.

Et quand, plus tard, en 1809, il écrit à son fils alors que celui-ci, officier polytechnicien part en campagne, Laplace s'exprime comme un croyant : " Je prie Dieu qu'il veuille sur tes jours. Aie le toujours présent à ta pensée ... "

Laplace n'était pas un agnostique.

Son mot est pourtant d'une grande signification. Laplace vient de publier son **Exposition du Système du Monde**, un ouvrage de haute vulgarisation qui suit de peu la publication des premiers tomes de son **Traité de mécanique céleste**.

Il s'adresse donc à un large public cultivé en dressant un tableau complet des connaissances de l'époque sur les mouvements des astres. Depuis sa première publication originale, en 1773, où il prouve l'invariabilité des grands axes des orbites planétaires, il applique les principes de la mécanique newtonienne. Pour expliquer les mouvements des astres, il n'a pas besoin d'un Dieu, ou comme disait Voltaire, d'un Grand Horloger. Il a besoin de la mécanique selon Newton.

Le mot de Laplace n'est donc pas celui d'un savant agnostique, c'est celui d'un savant laïque qui réclame la liberté de la recherche scientifique. Il refuse de mêler cette dernière avec ce qui dépend des convictions intimes de chacun.

Le mot de Laplace affirme la laïcisation de la science. Et il le prononce dans les derniers jours du siècle des lumières, ce n'est pas un hasard. Après lui, il n'y a plus à demander la révision du procès de Galilée, ce procès n'avait pas lieu d'être.

Gilbert Walusinski.

Note de la rédaction :

Pour en savoir plus sur Laplace on peut se reporter au CC 86 (p. 28). ■